

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
14 » six mois.  
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER  
et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX

20 février 1862.

Le Sénat s'est occupé aujourd'hui de la discussion du projet d'adresse. Un assez grand nombre d'orateurs s'est, dit-on, fait inscrire; on cite les noms de MM. de la Rochejaquelein, de Royer, de La Guéronnière, de S. A. I. le prince Napoléon, de MM. Ségur d'Aguesseau, Piétri, le général Husson, l'amiral Desfossés, de Bourquey, Barthe, de Suleau, de Vincent, de Forcade la Roquette, général Montréal, Thayer, de LL. EEm. les cardinaux Morlot, Mathieu, Gousset et Donnet.

On assure que, pendant la discussion de l'Adresse au Sénat, des interpellations seront adressées au gouvernement sur la situation des chrétiens de Syrie. En ce qui concerne la question romaine, le prince Napoléon prendra la parole dans la séance de samedi.

L'Opinion nationale n'hésite pas à déclarer que, sous la plume de M. Troplong, la situation générale « apparaît sous d'heureux auspices, et si certaines difficultés, certains accidents, certaines malaises viennent troubler l'harmonie de l'ensemble, les mesures adoptées pour réparer le mal méritent la complète approbation du Sénat. »

La politique extérieure a une large part dans le projet d'Adresse. La commission assimile le Mexique à la Chine en ce qui concerne nos expéditions armées « contre la barbarie lointaine. »

La Commission aurait pu distinguer plus explicitement entre notre guerre avec les Annamites et notre expédition contre Juarez : — Sans compter que l'incendie du palais d'Été, à Pékin, prouverait au besoin que tous les barbares ne naissent pas sur les bords du fleuve Jaune.

M. Granier de Cassagnac a été désigné cette année, comme l'année dernière, par la commission du Corps législatif, pour rédiger le projet d'adresse en réponse au discours de l'Empereur.

On pense que le projet d'adresse pourra être lu à la commission vendredi.

D'après une rumeur assez intense au palais Bourbon, plusieurs députés se proposeraient de demander publiquement aux commissaires si ou non le gouvernement a l'intention de dissoudre le Corps législatif à la fin de la session actuelle.

Une assez vive opposition a accueilli bruyamment, au Corps législatif, la présentation du projet de loi portant allocation d'un traitement viager de 50,000 fr. en faveur du général Montauban, commandant de l'expédition française en Chine.

Il doit y avoir aujourd'hui discussion préalable en comité secret.

Peut-être commence-t-on à s'apercevoir, quoique un peu tard, que la France n'est plus assez riche pour payer sa gloire.

Les nouvelles d'Amérique sont encore sans grande importance. L'armée du Potomac est toujours immobile. Quant au vainqueur de Milledespring, le général Thomas, on ne sait pas ce qu'il est devenu et l'on craint que sa récente victoire ne demeure stérile. Dans l'Ouest la guerre tend à prendre un caractère sauvage. Des partisans séparatistes ayant tiré sur l'arrière-garde fédérale, le colonel Deitzler a publié un ordre du jour dans lequel il déclare qu'il se saisira, dans le pays qu'il commande, des personnages influents, dont la vie lui répondra de celle de ses soldats.

Aucune dépêche n'est venue confirmer jusqu'à présent la nouvelle d'un échec que les Espagnols auraient éprouvé dans le Mexique.

J. REBOUX.

## Angleterre.

On écrit de Londres, 17 février :

Samedi, un grand nombre d'ouvriers sans travail parcouraient les quartiers de Londres situés à l'est, et l'on voyait dans celui de White-Chapel des groupes d'hommes à demi-mourants de faim, demander l'aumône et arrêter les passants. Aux divers abords des Docks, on voyait aussi des bandes d'hommes sans ouvrage, dans un

misérable état de dénuement, et les ateliers de charité étaient assiégés de pauvres tisserands et autres réduits à une excessive misère. (Morning-Advertiser).

On écrit de Londres, 17 février :

Le Parlement est décidé à se mettre sérieusement aux affaires. La grande question du bon usage des dépenses allouées pour l'éducation publique a été traitée par M. Low. Quand une question est bien élucidée elle est à moitié résolue.

Le discours de la couronne avait annoncé la présentation d'un projet de loi tendant à faciliter la vente des propriétés territoriales. C'est ce soir même que le lord-Chancelier doit déposer sur le bureau de la chambre des lords le projet de loi relatif à cette réforme d'une urgence incontestable. Vous ne pouvez vous figurer le caractère de la législation anglaise à cet égard. Nous en sommes encore à la féodalité, au droit de suzeraineté, au fief, au vasselage.

Pas un de ceux qui ont acheté des immeubles n'est sûr d'avoir un titre en règle, quoique les sollicitants et les avocats aient consacré des mois entiers à peser les termes des contrats et à vérifier la validité des pièces; et je ne vois guère que les héritiers directs de Guillaume-le-Conquérant qui puissent se vanter d'avoir des titres incontestables. Tout le reste est sujet à contestation et si les contestations n'ont pas été plus fréquentes, c'est que tout le monde sait qu'au procès devant la cour de chancellerie absorbe généralement le fond et le tréfond de la propriété.

Cet état de choses avait plus ou moins d'inconvénients, tant que l'aristocratie a eu la prépondérance; mais aujourd'hui que la démocratie pousse tous les jours des racines plus multipliées et plus profondes sur la vieille terre d'Angleterre, il faut bien mettre les lois au niveau des besoins publics, et comme ce sont les capitaux de l'industrie qui achètent et fertilisent toutes les grandes propriétés autrefois inaliénables de l'Ecosse, de l'Irlande, des pays de Galles et des comtés britanniques, il était temps de donner des garanties sérieuses aux acquéreurs des propriétés. Je ne connais pas le projet du grand chancelier, mais je suis sûr d'avance qu'il porte le cachet de la sagesse et de l'intelligence dont ce légiste éminent a donné tant de preuves.

## Autriche.

On écrit de Vienne, 16 février :

La correspondance diplomatique austro-prussienne produit moins de sensation

ici qu'à Berlin. Nous connaissons trop, en effet, la politique de M. de Rechberg et nous savons trop que la question allemande ne peut pas être résolue par des notes identiques ou rien de semblable. Nous savons de plus, que ni la Prusse, ni l'Autriche ne sont disposées à l'heure qu'il est de se mettre résolument à la tête de l'esprit national allemand et d'entreprendre la régénération du pays.

Le cabinet de Vienne joue cependant un jeu étrange en entrant momentanément dans les vues de l'esprit national et en réclamant une véritable représentation du pays, pour remplacer cette Diète de Francfort qui est depuis tant d'années le sujet des caricatures et des railleries des petits journaux. En réalité l'Autriche ne peut remplir parmi nous de mission régénératrice. Si les circonstances la plaçaient à la tête de l'Allemagne, sa première réforme serait un changement de garnison dans les places fortes de la confédération, et le but civilisateur lui paraîtrait atteint dès que toutes ces places seraient remplies de soldats croates ou magyars.

Nos journaux commencent à se préoccuper de la question d'Orient. On est convaincu ici que le gouvernement français est favorable à l'agitation qui existe dans les provinces chrétiennes de la Turquie, afin de pouvoir, à un moment donné, offrir à l'Autriche l'Herzégovine en échange de la Vénétie, ou de trouver dans un refus le prétexte d'une nouvelle guerre. Voilà du moins ce que disent les feuilles officieuses.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que l'insurrection slave s'est fortifiée pendant l'hiver et qu'Omer-Pacha lui-même est bien persuadé que les Herzégoviens sont décidés à mourir les armes à la main; ce sont d'ailleurs les propres paroles de la réponse faite par l'un des chefs, l'archimandrite Slikefor, à la proclamation du généralissime ottoman. L'opinion publique s'attend toujours à des événements décisifs au printemps prochain.

## Amérique.

On écrit de Vera-Cruz au Times :

Vera-Cruz, 9 janvier. — Les Espagnols reconnaissent aujourd'hui qu'ils ont eu tort de débarquer sans attendre l'arrivée des alliés. Cela a immédiatement soulevé le pays. Le contingent anglais de 700 hommes a été envoyé sans matériel de campement et sans artillerie, quoique le commandant eût demandé, avant de quitter l'Angleterre, qu'on lui fournit ce matériel. On a répondu que les troupes anglaises ne devaient pas participer à des opérations actives; elles

sont destinées à occuper la place la plus pestilentielle du monde; c'est une position dégradante qui leur est faite. Les soldats en sont mécontents.

Les Anglais n'ont pas encore débarqué parce que les Espagnols leur ont offert pour caserne le couvent de San-Domingo. On a trouvé dans ce couvent des cercueils contenant des corps en état de décomposition et tout près du couvent se trouve une cour puante et dégouttante. Dans un coin est un amas d'excréments humains de plusieurs pieds d'épaisseur et nullement couvert. Des milliers de mouches s'y sont établies, et quand on approche, leur masse est telle que l'on n'aperçoit plus rien au delà. — Le commodore a parfaitement fait de ne pas vouloir débarquer ses hommes avant qu'on leur eût choisi un autre dépôt, car au bout de quinze jours, tout le monde succomberait à la dysenterie. On trouve généralement qu'on s'est trop pressé de faire cette expédition.

Les Mexicains sont maîtres du pays à quelque distance de la ville. Leur nouveau général est un homme qui ne s'était pas mêlé jusqu'ici des affaires publiques. Il vivait tranquille dans ses propriétés; aussitôt qu'il a su le débarquement des Espagnols il s'est mis à la tête des troupes mexicaines.

## EXPOSÉ DE LA SITUATION INDUSTRIELLE A TOURCOING

ADRESSÉ PAR LA CHAMBRE CONSULTATIVE DE CETTE VILLE A M. LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLICS.

Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

### INDUSTRIE LAINIÈRE.

L'industrie lainière occupe le premier rang parmi les industries de notre circonscription, c'est elle qui emploie le plus grand nombre de bras et le plus de capitaux. On peut dire qu'à Tourcoing elle se présente sous toutes les formes : négoce, triage et peignage, filature et tissage.

Le négoce avait opéré, comme les années précédentes, à l'époque de la tonte, en achetant en Angleterre, en Hollande, en Algérie et dans le Levant, les quantités habituelles; mais devant le ralentissement des affaires qui s'est manifesté vers le milieu de l'été, il est devenu évident que les achats effectués dépasseraient les besoins, et il est survenu une baisse onéreuse pour les importateurs.

Les importations ont considérablement diminué dans ces derniers temps; en no-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 21 FÉVRIER 1862.

— N° 5. —

## ALICE.

CHAPITRE IV. (Suite).

Le marquis descendait d'une famille ancienne et autrefois très-riche, que les folles prodigalités de son aïeul et de son père avaient mises à deux doigts d'une ruine complète. C'était à grand-peine qu'après la mort de ce dernier, il avait sauvé du naufrage le château de Rochebrune, en Auvergne. Les autres propriétés avaient été vendues pour payer les dettes du défunt. En ces tristes circonstances, d'Avigny avait souvent aidé de sa bourse M. de Rochebrune, qui, de ce moment, lui avait voué une reconnaissance et une amitié sans bornes. En voyant grandir son fils et la fille de d'Avigny, il avait cessé avec amour le rêve de les voir un jour l'un à l'autre. A ses yeux, Laure était la fiancée d'Edmond. La question de mésalliance ne l'arrêtait pas; certes, il eût préféré une belle-fille d'origine noble; mais il considérait comme un devoir imposé par l'honneur d'acquiescer son ancienne

dette envers ce généreux industriel, d'autant plus qu'un récent héritage, en le rendant presque aussi riche que son ami, lui était tout scrupule, toute crainte de paraître marier un titre à une dot.

Edmond connaissait le désir de son père; il savait aussi que le noble vieillard ne le contraindrait pas à épouser Laure, mais verrait avec douleur ses espérances déçues. Le marquis avait beaucoup souffert; sa femme était morte jeune, et de quatre enfants qu'elle lui avait laissés, il ne lui en restait qu'un seul, le dernier de tous. Il avait donc reporté sur celui-là toutes ses affections, et sa tendresse pour lui n'avait d'égale que la vénération profonde dont l'entourait ce bon fils. On ne sera donc point étonné d'apprendre qu'Edmond, pour ne pas affliger son père, s'efforçait de plaire à M<sup>lle</sup> d'Avigny et de fermer les yeux sur ses défauts.

Mais, hélas! depuis la veille, cette tâche lui était devenue très pénible.

Lorsqu'il se présenta, un peu tard, dans les brillants salons, déjà peuplés d'une foule nombreuse, Laure, entourée d'une cour de jeunes élégants, feignit d'abord de ne pas remarquer sa présence. Piquée du succès d'Alice chez M<sup>me</sup> d'Orange, elle ne pouvait surtout pardonner au comte l'émotion qu'il avait montrée en l'écoulant, et elle voulait le punir de ce qu'elle appelait une infidélité. Elle l'aimait donc? Non, pas le moins du monde; elle n'aimait que son titre. Ce qu'elle rêvait, ce n'était pas l'affection d'un cœur d'épouse, la société d'un homme aimable et instruit; c'était l'équipage armorié et la couronne de comte, en attendant celle de marquis, sur le linge, la vaisselle et les cartes de visite.

Edmond s'approcha d'elle et lui sou-

haita le bonsoir avec courtoisie, mais sans trop d'empressement. Elle répondit d'un ton assez sec, et sans lui tendre la main comme à l'ordinaire :

« Bonsoir, monsieur! Y a-t-il longtemps que vous êtes-là? J'étais si occupée que j'ai failli ne pas vous voir... N'est-ce pas, M. Emery? ajouta-t-elle en s'adressant à Achille, qui, debout derrière sa chaise, étudiait dans une glace des poses et des gestes à effet.

— Mademoiselle a raison, répliquait-il en lançant au comte un regard moqueur; ces messieurs et moi, nous tenions avec elle une conversation fort animée.

— Que je regrette d'avoir interrompue et que je ne troublerai pas plus longtemps, reprit Edmond, en saluant pour se retirer.

Laure rougit de dépit; sa petite vengeance avait tourné contre elle-même.

« Voyez donc les jolies fleurs! s'écria-t-elle pour le retenir.

— Charmantes! et quel parfum! ce jasmin et ces violettes embaument le salon.

— N'est-ce pas, dit Laure avec malice, que je suis bien heureuse qu'on pense ainsi à moi? Mais vous ignorez encore de qui je tiens ce bouquet.

— Et je n'aurai pas l'indiscrétion de le demander.

Laure rougit plus fort que la première fois; elle était piquée au vif. Quoi! pas l'ombre de jalousie! On tenait donc bien peu à elle!

« Eh! monsieur le comte, ce n'est pas un mystère! s'écria Achille avec fatuité.

— En ce cas, monsieur, je vous félicite votre bon goût, répondit froidement Edmond. Votre bouquet est fort beau.

En ce moment, M<sup>me</sup> d'Avigny s'approcha de leur groupe.

« Viens, Laure, viens, mon ange, te mettre au piano; ces dames brûlent d'entendre une seconde fois la jolie romance de l'autre soir.

L'ange ainsi interpellé fit une petite moue fort peu céleste. Prêter l'oreille aux flatteries des jeunes lions lui allait beaucoup mieux que chanter une romance simple et légère qu'elle avait prise en aversion depuis la veille; nous saurons tout à l'heure pourquoi.

Elle accepta en hochant le bras du comte, qui la conduisit au piano.

« N'aimeriez-vous pas mieux l'air de la Juive? demanda-t-elle en ouvrant ses cahiers.

— Non, pour l'amour de Dieu, pas de grand air! » répondit vivement une vieille dame connue par sa brusque franchise.

Et chacun lui sut gré d'épargner aux oreilles délicates les cris discordants dont elles étaient menacées.

Laure seule était furieuse; elle chanta mal et de très-mauvaise grâce, ce qui n'empêcha point M. Emery de l'écouter d'un air de ravissement et de l'accabler de compliments ridicules.

« N'est-ce pas, comte, que c'est divin? s'écria-t-il avec emphase.

— Oui, cette romance est charmante; musique expressive, paroles pleines de sentiment.

— De qui est-elle? demanda un des auditeurs.

— Ma foi, je n'en sais trop rien, répliqua Laure avec une feinte indifférence... de M<sup>lle</sup> Dumont, je crois.

— M<sup>lle</sup> Dumont?

— Oui, une petite maîtresse de musique que patronne M<sup>me</sup> d'Orange.

— Cette petite maîtresse de musique, dit Edmond en appuyant sur ce mot et en

lançant à Laur un coup d'œil sévère, est une artiste véritable et l'amie intime de la vicomtesse, qui connaît son mérite.

— Il paraît, monsieur le comte, que vous vous intéressez très-fort et à la vicomtesse et à sa jolie protégée!

— Parce qu'elles en sont dignes, mademoiselle! reprit-il un peu sèchement, blessé du ton mordant de cette réflexion.

Laure dédaigna de répondre; la tournure de l'entretien lui déplaisait de plus en plus, et, pour y mettre un terme, elle s'assit au piano et joua le plus long, le plus difficile et le plus bruyant des morceaux qu'elle possédait.

Tandis qu'elle frappait sur les touches avec une violence à les briser, Edmond, retiré un peu à l'écart, considérait cette figure maussade et cette toilette prétentieuse. Il faisait involontairement des comparaisons avec Alice, si charmante la veille, sous sa simple robe de soie noire. Alice avait cette beauté noble et pure qui inspire le respect en même temps que l'amour; sa physionomie révélait son âme, et son âme était un trésor de vertus et de sentiments élevés. Les traits de Laure, au contraire, manquaient d'expression, par ce que son cœur était sec et son esprit borné; elle n'avait d'autre sourire que celui de la coquetterie, et son regard ne brillait jamais que de l'orgueil d'être entourée d'hommages et de la joie maligne d'en recueillir plus que ses amies, moins favorisées de la fortune.

M<sup>me</sup> d'Avigny vint arracher le comte à ses réflexions.

« Si vous saviez comme j'aime ce morceau! lui dit-elle d'un ton déclamatoire. Et ma Laure le joue avec un chaleur, une vivacité entraînant. Qui croirait